

### Réflexion autour de la culpabilité du *bien confiné*

Force est de constater que, pour certains d'entre nous, cette période de confinement forcé procure un certain nombre de plaisirs inédits, plaisirs toutefois entachés par une culpabilité plus ou moins consciente. Rester chez soi - lorsque l'on fait partie de la catégorie quadruplement privilégiée de ceux qui ont de bons rapports avec leurs très proches, dont le logement est confortable, qui disposent d'un revenu garanti et qui ne sont pas touchés par la maladie - peut certes s'avérer parfois angoissant, mais aussi étrangement agréable. Attentifs désormais à des choses qui, y compris dans notre espace domestique, étaient devant nous sans que nous y fassions cas, nous pouvons profiter de l'espace comme du temps de façon inhabituelle, insolite, presque expérimentale. Nous vivons à un rythme différent et, même si nous sommes occupés par le télétravail et par des tâches domestiques, certains moments se prêtent à la contemplation et à la « scholé », à savoir au temps disponible pour cultiver sa propre subjectivité. Ce rapport différent à la temporalité s'est instauré peu à peu, en même temps que notre environnement s'est modifié. Klaxons, bruits de moteurs, sirènes, gaz d'échappement : de multiples nuisances ont disparu, cette disparition rendant possible la perception d'odeurs, de sons et de formes qui étaient, en temps normal, masqués par la pollution. Y compris en ce qui concerne notre perception, de l'usage de nos cinq sens, cette période étrange constitue donc l'occasion d'expérimenter de nouveaux et subtils plaisirs. Via Internet, il nous arrive également de nous émerveiller devant les images d'animaux qui se réapproprient l'espace : canards se promenant dans Paris, dauphins nageant dans un port de Sardaigne, ou encore baleines s'approchant des calanques de Marseille, dans cette baie marseillaise que nous n'avions jamais vue aussi belle, aussi pure, aussi vierge d'actions humaines. Intérieurement, pourtant, nous faisons face à un malaise. Nous ne pouvons pas dissocier ces plaisirs – temps retrouvé, rythmes modifiés, contemplation d'un environnement transformé, etc. - de ce qui les rend possibles, à savoir la maladie, la pandémie, la surcharge de travail pour les

soignants, la douleur voire la mort pour les malades. Ces émotions esthétiques inédites que nous savourons sont la conséquence d'une augmentation globale de la souffrance dans notre pays et dans le monde. En même temps que nous jouissons de la possibilité d'expérimenter de nouvelles sensations et de nouveaux modes de sociabilité (pensons aux applaudissements de 20h, qui permettent à certains de communiquer de loin avec des voisins connus ou inconnus), des familles enfermées se déchirent et vivent dans la violence, d'autres subissent les effets délétères de logements exigus et insalubres, des soignants mettent leur vie en danger pour soulager les personnes atteintes, des malades du Covid19 souffrent, et certains d'entre eux décèdent. Notre conscience est donc tiraillée entre d'une part un penchant hédoniste qui nous inciterait à profiter pleinement de ce que le confinement nous donne à vivre d'inédit, et d'autre part notre tendance compassionnelle et notre sens moral. Tout particulièrement, le fait que nous disposions de davantage de temps disponible pour penser (la fameuse « scholé ») offre la possibilité de creuser ce dilemme, et d'analyser ce malaise. La morale kantienne, comme souvent, nous offre des outils pour avancer dans cette analyse. En effet, on peut penser ici à la deuxième formulation de l'impératif catégorique, qui nous enjoint, lorsque nous agissons, à ne jamais traiter un être humain comme un simple moyen, mais à toujours le considérer en même temps comme une fin. Recourir à ce précepte moral n'est toutefois pas exactement adapté en l'occurrence : même si c'est « grâce à la maladie » (étrange expression) que le monde est devenu à certains égards plus beau et plus plaisant, nous n'avons évidemment pas créé le Covid19 ou favorisé sa propagation dans ce but : il ne s'agit que d'un effet secondaire totalement indépendant de notre volonté. En d'autres termes, nous n'utilisons pas les malades comme des « moyens » pour une « fin » qui consisterait à renouveler notre regard contemplatif sur la réalité : il y a une relation de causalité, mais pas d'intentionnalité. Sans donc nous sentir directement responsables des souffrances diverses, directes et indirectes, causées par le Covid19, nous ressentons toutefois une forme de mauvaise conscience, qui a sans doute à voir avec la fameuse « culpabilité du survivant ». Tous ceux qui font partie des « quadruplement privilégiés » dans mon entourage direct m'ont dit affronter un tel sentiment ambivalent, mélange de satisfaction et d'une forme de honte. A quelles conditions cette mauvaise conscience pourrait-elle ne pas rester vaine et infructueuse ? Un sentiment de culpabilité ne peut sans doute être dépassé de manière éthiquement satisfaisante que s'il nous conduit à une action possiblement constructive pour nous-même, et surtout pour les autres. Rationnellement, nous devons donc tenter d'identifier certaines des conditions qui font que notre existence personnelle, contrairement à celle de beaucoup d'autres, est aujourd'hui plutôt agréable : logement confortable, revenu régulier, mais aussi, entre autres, sens de l'émerveillement esthétique, capacité dont on sait qu'elle se cultive notamment par un contact régulier avec des œuvres d'art de styles variés. A

partir de l'identification de ces conditions, nous pouvons définir ce que devraient être les priorités de l'action politiques, par exemple assurer à tous les conditions matérielles d'une vie digne, mais aussi l'accès aux ressources culturelles (au sens large) permettant de jouir pleinement de notre relation au monde, notamment d'un point de vue esthétique. Nous pouvons donc dépasser notre culpabilité actuelle à condition de faire une analyse politique de la situation (ce qui suppose bien sûr de lire certains des très nombreux textes produits en ce moment à ce sujet), et d'imaginer avec nos concitoyens ce que devrait (ou devra) être « le monde d'après ». Tout n'est peut-être pas directement politique (je pense par exemple à mon émerveillement, ce matin, devant la baie de Marseille vide de bateaux et éclairée par une lumière particulièrement pure), mais les conditions selon lesquelles tous nos contemporains pourraient accéder aux joies de la contemplation relèvent bien de choix collectifs, notamment de choix fiscaux, économiques, institutionnels, éducatifs et culturels (liste non exhaustive).

Marc Rosmini pour l'Espace Ethique PACA, le 10 Avril 2020